

## Nécessité de la dialectique<sup>1</sup>

*Résumé : En Top. I, 2, Aristote associe trois chefs d'utilité aux Topiques, et par le fait même à la dialectique, qu'ils ambitionnent plus efficace : l'exercice, les rencontres, la science. L'énumération goûte d'abord l'arbitraire, l'improvisé, l'hétéroclite et favorise l'assimilation de l'activité dialectique à une espèce de jeu intellectuel. Je voudrais montrer ici comment au contraire Aristote y reste fidèle à son habituelle rigueur. De fait, chacune des utilités mentionnées touche l'essence même de la dialectique comme besoin naturel de la raison.*

Yvan Pelletier  
Professeur retraité  
Faculté de philosophie  
Université Laval  
Québec

La dialectique est, le plus radicalement, *l'activité naturelle* de la raison en quête de vérité sur des questions difficiles. Privée initialement des principes scientifiques qu'elle privilégie, ceux qui présentent évidence, certitude, nécessité et convenance appropriée, elle quête spontanément son départ de ceux qui s'imposent naturellement à l'observation accessible à tous : les endoxes, que par conséquent tous lui concèdent, y reconnaissant le fruit et l'expression familière de leur commune expérience. – La dialectique constitue aussi, par suite, *le talent* inné de la raison à puiser ainsi en son propre fonds endoxal pour soutenir l'investigation des problèmes qui se présentent à elle; une *puissance* de faire surgir de ce fonds des signes et conjectures à propos de réalités sur lesquelles elle n'a pas encore ou peut-être n'obtiendra jamais d'évidence directe. – L'homonymie fait enfin de la dialectique un *art* : la *méthode* qui confirme ce pouvoir naturel, la *vertu* qui guide son opération. Elle justifie même, au bout du compte, le titre de *Dialectique* pour le traité qui expose cette méthode, bien qu'Aristote ait de fait intitulé le sien *Topiques*, focalisant sur l'œuvre principale de cette méthode : livrer les lieux d'argumentation.

Comment cette partie de la logique obtient-elle ce résultat? Sous quels aspects cette *dialectica docens* rendra-t-elle plus efficace l'activité dialectique, *dialectica utens*? De quelles fins lui facilitera-t-elle l'accès? C'est ce qu'entend éclairer le déconcertant deuxième chapitre des *Topiques* que je me propose ici de relire.

Aristote commence avec une question : « Πρὸς πόσα καὶ τίνα χρήσιμος ἡ πραγματεία; – À combien et quels chefs cette étude se rendra-t-elle utile? » À noter tout de suite le sujet de sa question : ἡ πραγματεία, *ce traité* : les *Topiques*. La dialectique dont il se propose ici de recenser les utilités, c'est son troisième homonyme : pas la dialectique au sens premier, l'activité elle-même, ni le talent qui y habilite, mais la partie de la logique

---

<sup>1</sup> D'abord donné comme communication à la Société d'Études Aristotéliennes, au colloque tenu à Québec les 19 et 20 août 2016. – Je reprends ici et simplifie des considérations qu'on pourra retrouver développées différemment à la fin du second chapitre de mon livre *La Dialectique Aristotélienne*, Montréal : Bellarmin [Collection *Noësis*], 1991, pp. 82-97; 3<sup>e</sup> éd. Québec : Société d'études aristotéliennes [Monographies *Philosophia Perennis* #3], 2012, pp. 91-110.

qui s’y consacre et dont les *Topiques* représentent l’exposé. La distinction est importante. La négliger fera concevoir les utilités énumérées comme extérieures à la dialectique comme telle<sup>2</sup>, bénéfiques plus ou moins marginaux de sa pratique; y accorder due attention ouvrira au contraire la possibilité de les reconnaître éventuellement comme des aspects essentiels de l’activité dialectique, à l’efficacité de laquelle ce traité logique se donne mission de collaborer. À quels aspects, donc, de la dialectique ou de ce qui en ressort, ces *Topiques* prétendent-ils procurer une aide?

Ἔστι δὴ πρὸς τρία· πρὸς γυμνασίαν, πρὸς τὰς ἐντεύξεις, πρὸς τὰς κατὰ φιλοσοφίαν ἐπιστήμας.<sup>3</sup>

Comment rendre cette énumération un peu surprenante? Tricot propose :

Ce traité est utile de trois façons : comme exercice, dans les rencontres journalières, et pour les sciences philosophiques.<sup>4</sup>

Du moins, Tricot rapporte clairement l’utilité au traité. Toutefois, « *comme exercice* » semble, en contresens, faire des *Topiques* comme tels cet exercice. Chose plus importante, malgré une traduction assez littérale, l’énumération disparate offerte par cette première lecture ne fait pas très sérieux. Elle amène à soupçonner Aristote de faire flèche de tout bois pour justifier après coup un travail motivé par sa soif personnelle de systématisation. Les notes avec lesquelles Tricot concrétise son choix de termes poussent dans cette direction. L’exercice concerné, dit-il, s’inspirant d’Alexandre<sup>5</sup>, tient « à une époque ... où toutes les discussions étaient verbales, procédant par des arguments pour ou contre »<sup>6</sup>. Ce qui tient ‘à une époque’, le lecteur ne risque pas d’en attendre un impératif *naturel* de l’investigation. Encore plus malséante aux contraintes de la recherche sérieuse de la vérité, la référence aux ‘rencontres *journalières*’ : le recours aux endoxes, nous déclare Tricot, constitue une condescendance du philosophe dans ses conversations avec les ‘honnêtes gens’ inaptes à la démonstration.

Ἐντεύξις signifie exactement *la discussion avec le premier venu*, au hasard de la rencontre. C’est une πρὸς τοὺς πολλοὺς συνουσία<sup>7</sup>, une conversation d’honnêtes gens, où les arguments apodictiques ne seraient pas compris et où il faut se contenter du probable.<sup>8</sup>

Je ne cite pas Tricot comme un interprète spécial. Il reflète la lecture qui se fait généralement de ces lignes d’Aristote : le sage n’a pas besoin de la dialectique, car il peut

---

<sup>2</sup> Considérer par exemple cette présentation initiale d’un article, par ailleurs excellent : « Aristotle sees many uses for dialectic. The first use of dialectic is for the *exercise* of the reason... The second use of dialectic is for *intellectual encounters with others*... The third use of dialectic is in reference to the sciences... » (Duane BERQUIST, *Descartes and Dialectics*, dans *Laval théologique et philosophique*, vol. 20, #2, 176-177)

<sup>3</sup> *Top.*, I, 2, 101a25-28.

<sup>4</sup> TRICOT, dans Aristote, *Les Topiques*, traduction et notes par J. Tricot, Paris : Vrin, éd. 1965, p. 5. – BRUNSCHWIG va assez dans le même sens : « [Ces services] sont au nombre de trois : l’entraînement intellectuel, les contacts avec autrui, les connaissances de caractère philosophique. » Lui aussi use de termes trop généraux pour qu’on saisisse qu’Aristote renvoie à des aspects précis et techniques de l’activité dialectique.

<sup>5</sup> *In I Top.*, 28, 2 : « ... κατασκευάζοντές τε καὶ ἀνασκευάζοντες ... τὸ κείμενον. »

<sup>6</sup> TRICOT, *ibid.*, note 2.

<sup>7</sup> TRICOT compte encore sur l’autorité d’ALEXANDRE (28, 2).

<sup>8</sup> TRICOT, *ibid.*, note 1.

et préfère démontrer<sup>9</sup>. Son recours à elle, plutôt que nécessité intellectuelle, procède d'une bienveillance morale; c'est une prévenance envers son concitoyen moins capable de haute voltige rationnelle.<sup>10</sup>

La troisième utilité se déguise plus difficilement en mode d'époque, mais sur l'élan de cette interprétation des deux premières utilités, on y arrive. Aristote signale qu'on anticipera plus facilement la conclusion à démontrer, une fois qu'on aura considéré l'appui endoxal dont chaque contradictoire se réclame. C'est assez manifestement un incontournable naturel. Pourtant, moyennant quelques hellénismes, Tricot, comme Hamelin et Maier, colore aussi ce fruit de la dialectique en méthode antique privilégiée par Aristote et Platon :

La méthode diaporématique est très employée *par Aristote*... « L'ἀπορία, dit Hamelin (*Le Syst. D'Ar.*, p. 233), est la mise en présence de deux opinions, *contraires et également raisonnées*, en réponse à une même question. » Développer l'aporie, c'est διαπορήσαι; la résoudre, c'est εὐπορήσαι.<sup>11</sup>

Rien de faux là, sinon la connotation contingente insistante qui cache le propos exact d'Aristote. Un glissement d'accent voile de même le type d'aide que la dialectique apporte à la découverte des principes scientifiques. Clairement, la démonstration ne peut les donner; ils doivent la précéder. Une réflexion qui y conduit doit donc emprunter à d'autres sources, que la dialectique justement est de nature à fournir. Tricot livre assez exactement cette idée, sauf à lui conférer une connotation absurde : *discourir* (διελθεῖν) des principes, ou même *raisonner* (εἰπεῖν) à leur sujet, comme il le traduit, on peut le concéder au pouvoir dialectique, mais charger celui-ci d'*établir* ces principes, voilà qui passe *ultra vires*. Privé d'évidence, le dialecticien, on vient de le remarquer, ne peut établir les conclusions démonstratives, il ne peut les démontrer; mais il fournirait au démonstrateur la lumière plus haute grâce à laquelle celui-ci les démontrera?!? Étrange disproportion. C'est pourtant ce que Tricot veut observer chez Aristote : « Voir, par exemple, *Métaph.*, Γ, 4, où Aristote *établit* ἐλεγκτικῶς le principe de contradiction. »<sup>12</sup>

---

<sup>9</sup> VIANO affiche encore plus clairement ce dédain de la dialectique : « Une fois admise la *possibilité* de rejoindre, sur les questions de majeure importance, un accord, sans discuter, mais en utilisant seulement l'œil solitaire de l'esprit, une logique de la discussion risquait de demeurer privée de toute raison d'être. » (*La Dialettica in Aristotele*, dans *Studi sulla dialettica*, Torino : Taylor, 1969, 52) Pour lui, la rédaction des *Analytiques*, pourtant pré-requise aux *Topiques*, les rend d'avance caduques : « La théorétisation de la dialectique naît chez Aristote seulement quand la découverte de l'analytique a rendu impossible la situation dialogique et a éliminé la discussion comme instrument de recherche. » (*Ibid.*, 50) Pierre AUBENQUE n'est pas moins clair : « Si l'on admet que, de tous les hommes, le philosophe est celui qui a le plus de part à l'intuition, on admettra aussi qu'il est celui qui se passe le mieux de la dialectique, bien plus, qu'en tant que philosophe, il échappe entièrement aux limitations qui rendraient nécessaire l'usage de la dialectique. » (*Le problème de l'être chez Aristote : essai sur la problématique aristotélicienne*, Paris : P.U.F., 1962, 296)

<sup>10</sup> BRUNSCHWIG l'entend aussi de même : « La dialectique est un moyen pour le philosophe de rencontrer le non-philosophe, de retrouver avec lui un langage commun, et d'agir éventuellement sur lui en épousant ses propres présupposés. » (Aristote, *Topiques*, texte établi et traduit par Jacques Brunschwig, Paris : Les Belles Lettres, 1967, xii)

<sup>11</sup> *Ibid.*, note 6. – Mes italiques (Je ne le répèterai pas chaque fois, ce sera généralement le cas dans les citations de cet article).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 6, note 2. – On sourit forcément devant cette formulation : 'établit ἐλεγκτικῶς', c'est-à-dire 'établit en réfutant', en attaquant.

Je le disais plus haut, ce discours ne se trouve pas carrément faux. Seule sa teinte finale, seul ce contexte imposé par ces connotations érudites détourne de l'intention simple d'Aristote : souligner l'acte dialectique comme un besoin naturel incontournable de la raison en quête de vérité. À garder fermement le focus sur cette intention, c'est ma conviction, on découvre les trois utilités énumérées par Aristote pour plus que des bénéfices marginaux d'une activité qui leur est fondamentalement étrangère. Il s'agit plutôt de la substance même de cette activité, regardée sous trois angles différents.

*La dialectique : exercice*

Ὅτι μὲν οὖν πρὸς γυμνασίαν χρήσιμος, ἐξ αὐτῶν καταφανές ἐστι· μέθοδον γὰρ ἔχοντες ῥᾶρον περι<sup>13</sup> τοῦ προτεθέντος ἐπιχειρεῖν δυνασόμεθα. – Qu'elle assiste l'exercice, voilà qui le manifestera : dotés de méthode, nous pourrons plus facilement attaquer la position initiale.<sup>14</sup>

Voilà qui dérouta ses interprètes : Aristote définit l'exercice en question comme l'attaque de la position initiale. Il donne là l'opération dialectique fondamentale, non quelque jeu ou amusement connexe. L'attitude naturelle de la raison en quête de vérité, c'est de vérifier avec diligence toute suggestion de solution au problème qu'elle se pose. Elle le fait le plus efficacement en s'efforçant de réfuter cette suggestion, étiquetée *position initiale*. C'est exactement à cette tâche que Platon occupe son Socrate assoiffé de vérité. On donne 'une belle femme' comme l'essence de la beauté? Voyons voir : attaquons à toutes forces cette suggestion d'Hippias, en relevant ses conséquences les plus ridicules, comme le fait qu'on voudra alors trouver une belle femme dans un beau cheval et dans un beau chaudron. On croit que la vertu s'enseigne? Attaquons encore : vérifions le niveau de vertu auquel parviennent les fils de nos concitoyens les plus vertueux.

Attaquer la position initiale, c'est clairement ce qu'Aristote regarde comme la première préoccupation de la raison en recherche. On le voit bien quand il centre sur l'attaque l'attention du directeur d'investigation :

Τί ἐστὶν ἔργον ... τοῦ καλῶς ἐρωτῶντος; Ἔστι δὲ τοῦ μὲν ἐρωτῶντος τὸ οὕτως ἐπαγαγεῖν τὸν λόγον ὥστε ποιῆσαι τὸν ἀποκρινόμενον τὰ ἀδοξότατα λέγειν τῶν διὰ τὴν θέσιν ἀναγκαίων. – Quelle est la fonction de celui qui demande correctement? Il lui appartient de conduire le dialogue de manière à faire énoncer à son répondeur les conséquences les plus paradoxales de sa position.<sup>15</sup>

Plus frappant encore, Aristote charge le répondeur d'assister l'attaque. Son apparence d'adversaire tiendra à ce qu'il garantit la qualité de l'attaque; il a fonction d'éviter que celle-ci porte à faux, que les paradoxes ne soient pas dus à elle, mais à quelque maladresse étrangère à elle. Pour cela, il dresse toute objection susceptible de forcer le demandeur à resserrer sa proposition, à lui conférer la plus forte malignité à l'encontre de la position initiale.

<sup>13</sup> BAILLY fait une remarque intéressante sur le sens de περι : « Π pour, c. à d. : 1 au sujet de (*sens qui se rattache au préc. par l'usage primit. de περι avec les verbes marquant l'idée de combattre*) μαχεσθαι περι νηός... ou περι θανόντος... combattre autour d'un vaisseau, autour d'un mort, c. à d. pour un vaisseau, pour un mort... » (*Dictionnaire grec-français*, Paris : Hachette, ©1950,1518)

<sup>14</sup> *Top.*, I, 2, 101a28-30.

<sup>15</sup> *Ibid.*, VIII, 4, 159a18-20.

Ἔστι τοῦ δ' ἀποκρινομένου τό μὴ δι' αὐτὸν φαίνεσθαι συμβαίνειν τὸ ἀδύνατον ἢ τὸ παράδοξον, ἀλλὰ διὰ τὴν θέσιν. – Il appartient en contrepartie au répondeur de veiller à ce que ces conséquences paradoxales ne soient manifestement pas dues à lui, mais à la position.<sup>16</sup>

Ce contexte s'évanouit dès qu'on oublie qu'Aristote s'intéresse au fonctionnement normal de la raison en apprentissage. Les étapes de cet apprentissage deviennent alors les figures d'une chorégraphie ludique. Quelles sont ces étapes? D'abord un sujet d'intérêt, par exemple l'essence de la beauté; puis une suggestion de réponse, à la fois problème, comme question, position initiale, comme réponse, et ainsi cible de l'activité dialectique subséquente, occupée à l'attaquer sous tous ses angles: "Ne serait-ce pas une belle femme?" Une suggestion d'endoxe se joint alors à cette position initiale: "Mais un beau chaudron n'est-il pas beau?" La réduction au paradoxe couronne l'entreprise: "Un beau chaudron devra donc comporter une belle femme!!!"

Qui ne reconnaît pas la démarche rationnelle normale dans cette cascade de demandes et réponses mise en scène par les personnages de Platon et décrite dans les *Topiques* élabore des fictions hautement créatives pour leur fournir un cadre légitime. La médaille du genre va sans conteste à Paul Moraux<sup>17</sup>, pour son idée de tournois dialectiques auxquels les concitoyens cultivés d'Aristote se seraient adonnés et pour lesquels les *Topiques* auraient constitué comme le livret d'instruction. Ce mythe est devenu la référence commune des aristotélisants contemporains et même des meilleurs traducteurs des *Topiques*. Ainsi :

Les *Topiques*, *vademecum* du parfait dialecticien, risquent de nos jours d'apparaître comme un art de gagner à un jeu auquel personne ne joue plus.<sup>18</sup>

Pareille fiction s'auto-détruit pourtant. Faute de témoins historiques, elle vire rapidement en pétition de principe: les *Topiques* s'expliquent comme les règles de joutes dialectiques, mais la seule raison de croire en leur existence reste d'interpréter de la sorte les *Topiques*, de ne pas y reconnaître les règles de progrès que sa nature impose à la raison et que les dialogues de Platon illustrent concrètement.

If the *Topics* had been lost we would have no solid reason for believing in the occurrence of anything other than what is depicted in Plato's dialogues, and that is something different?<sup>19</sup>

Il faut certes concéder que le mot 'exercice' sollicite un peu l'imagination dans cette direction. Il ne le devrait pas cependant. On a tort de ne pas considérer l'exercice comme une activité sérieuse<sup>20</sup>. Sans doute, quand on s'exerce à une activité, on ne

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, 159a20-22.

<sup>17</sup> Voir « La Joute dialectique d'après le huitième livre des *Topiques*. » Dans *Aristotle on Dialectic. The Topics*. Ed. G.E.L. Owen. Oxford: Clarendon, 1968, 277-311.

<sup>18</sup> BRUNSCHWIG, *ibid.*, IX.

<sup>19</sup> ROBINSON, *The Historical Background of Aristotle's Topics VIII*, dans *Plato's Earlier Dialectic*, Oxford: Clarendon, 1953, 438.

<sup>20</sup> « La philosophie est d'abord une activité sérieuse, un travail adulte de l'esprit, aux prises avec l'être qu'il veut saisir et comprendre; la dialectique est un exercice d'entraînement, une gymnastique de l'intelligence, une sorte de jeu éducatif où l'esprit forge ses instruments et affirme ses pouvoirs sur des objets-mannequins. » (BRUNSCHWIG, *ibid.*, xi-xii)

l'exécute pas 'pour le vrai', on la découpe artificiellement et on reste assez détaché du résultat final. Mais tout l'exercice, toute la pratique, vise à maximiser son efficacité au moment de s'y remettre 'pour le vrai'. Surtout l'exercice est toujours exactement l'activité elle-même, bien que découpée en ses parties pour un maximum de rendement, de façon à ne pas en affronter toutes ensemble les difficultés.

La dialectique est l'occasion privilégiée, pour la raison, de poser son acte le plus caractéristique : raisonner, et d'entretenir et développer sa facilité à l'accomplir. Même démontrer sera encore raisonner, bien que raisonner le plus puissamment. L'occasion en est rare, toutefois, présupposant plusieurs étapes; de plus, une seule démonstration suffit à engendrer la science. À l'opposé, une position doit s'attaquer à répétition pour en vérifier la pertinence. La démonstration, donc, couronne plus qu'elle n'exerce; en face, la recherche dialectique qui précède sa découverte exerce adéquatement la raison à conférer la plus grande rigueur formelle à sa démarche.

Qu'est-ce qu'exercer, en effet? C'est conférer aisance et rendement accrus à des opérations, par leur répétition *ad nauseam*. En fait, tout usage d'une faculté lui tient lieu d'exercice<sup>21</sup> en vue de son action ultérieure. C'est en courant qu'on s'exerce à courir, en sautant que l'on saute de plus en plus haut et facilement. De même, c'est en raisonnant qu'on raisonne plus facilement et sûrement. Incidemment, certaines dispositions affectent l'opération voulue comme exercice et optimisent son efficacité. Surtout, une espèce de *gratuité* détache l'opération de sa fin et de son principe naturels. La course tend naturellement à une destination précise, à atteindre au plus vite; le saut veut surmonter un obstacle déterminé; sans aboutir là, ils perdent leur intérêt, ils échouent. À l'autre bout, une course, un saut, une escalade ne commencent normalement pas non plus n'importe où ni n'importe quand. Une portion majeure de la difficulté tient souvent au départ. Le coureur, l'alpiniste, le skieur voient parfois leur activité compromise avant de l'entreprendre, faute d'atteindre le terrain propice. Toute autre est la condition d'exercice. L'exercisant est indifférent à la destination ou à l'obstacle proposé; une destination différente, un autre obstacle lui convient aussi bien, du moment qu'il fournisse prétexte à courir ou à sauter. En conséquence, l'exercice s'interrompt et se reprend à discrétion<sup>22</sup>; se divise, pour faire affronter chaque difficulté séparément; se répète à volonté, en tout ou en partie, tant que chaque mouvement ne s'exécute pas aussi facilement que souhaité. Corollaire paradoxal : l'exercice produit son effet aussi bien, sinon mieux, si l'opération ne va pas jusqu'à son terme naturel; dans le cas où elle l'atteint, l'exercisant y reste assez insensible pour recommencer indéfiniment. Qui s'exerce se préoccupe peu aussi du point de départ. Il préfère un terrain d'exercice artificiel où tout soit disposé de façon à centrer l'effort et l'énergie sur le mouvement à exercer, sans s'inquiéter de ceux qui le précéderaient naturellement. Une école d'alpinisme s'équipera d'un mont artificiel pour obtenir ce résultat.

Les Grecs ont su marquer ce détachement de tout ce qui limite et entrave le mouvement dans le nom qu'ils ont imposé à l'exercice : γυμνασία annonce une activité

---

<sup>21</sup> « Selon Victorinus, la nature habilite à telles activités; l'art et la science y confèrent facilité; mais l'usage y rend puissant. » (S. ALBERT, *In I Top.*, tr. 1, c. 1)

<sup>22</sup> Il faut d'ailleurs fixer arbitrairement le temps de l'exercice, décider quand il commence et quand il finit; car de soi il se prolonge indéfiniment.

effectuée de préférence nu, sa performance ne rencontrant pas même la résistance du vêtement. La dialectique se pratique dans une nudité aussi embarrassante, dégagée tant de la fin que des principes qui habillent normalement la perfection de l'activité rationnelle. Aussi met-elle la raison en situation idéale d'exercice; méthode, puissance ou activité, elle trouve sa première utilité à exercer la raison. La dialectique, face à la science, revêt en effet la gratuité d'un exercice. Le démonstrateur fait *sérieux* : il ne parle que pour dire la vérité, et la vérité la plus nécessaire, rigoureuse, assurée. Jamais il ne dit quoi que ce soit qu'il devra ensuite retirer pour conduire la raison à son bien propre : la vérité, la vérité connue comme telle. Le dialecticien montre plus de liberté. Obligé ni à une contradictoire ni à l'autre, il conjecture, attaque tout ce qu'on propose, varie et multiplie les propositions, retourne l'affaire sous tous ses angles et ne termine jamais avec l'assurance définitive d'avoir atteint la vérité. « *Sistitur in ipsa inquisitione.* »<sup>23</sup> Par essence, la discussion reste toujours à reprendre, laisse à ses protagonistes la crainte que la conclusion opposée se conformerait mieux à la réalité. « La raison adhère totalement à une partie de la contradiction, mais en gardant quelque crainte de l'autre. »<sup>24</sup> On n'a jamais fini de discuter, comme on n'a jamais fini de s'exercer. En contexte dialectique comme en toute situation d'exercice, la fin prochaine n'est pas le bien propre et normal de la faculté; c'est son opération, c'est une aisance accrue à la poser. Ce n'est pas la vérité; c'est la conclusion<sup>25</sup>. Cet aspect *nu* de la dialectique s'observe aisément. Le praticien inexpérimenté risque de n'y voir que jeu, étourdissement de distinctions et ivresse d'argumentation à tout prix<sup>26</sup>.

Le détachement du dialecticien s'étend aussi aux principes. Par définition, d'ailleurs, la dialectique sert la raison avant qu'elle ne dispose des principes qui lui garantiraient la vérité. Se mettre en possession des principes de la démonstration s'avère souvent difficile, vu le contact direct requis avec la réalité, avec une réalité nécessaire. La dialectique, exonérée de pareille exigence, use de principes succédanés qu'elle puise dans l'expérience rationnelle commune à tous. Ceux-ci ne la font bien sûr accéder qu'à un succédané de la vérité : l'opinion accréditée, l'endoxe médiat. Mais ils l'habilitent, quel que soit l'objet, à raisonner sur lui sans risquer de *panne de principes*. Sans souci d'évidence propre, elle ne s'occupe que d'imposer une forme rigoureuse à des principes accessibles à tous. Ce détachement de la vérité permet de multiplier les opérations semblables, de varier à l'infini propositions et objections, lieux et attaques, divisions et inductions. Le dialecticien interrompt et reprend à son gré, fixe s'il le veut un temps à son examen, toutes opportunités qui qualifient la dialectique comme exercice par excellence de la raison et en font une préparation efficace pour finalement raisonner démonstrative-

---

<sup>23</sup> « Il s'arrête en pleine investigation. » (voir s. THOMAS, *In Boet. de Trin.*, q. 6, a. 1, c.)

<sup>24</sup> « ... licet cum formidine alterius. » (S. THOMAS, *In Post. Anal.*, *Prooemium*, #6)

<sup>25</sup> Le profit de la discussion s'évalue en facilité à conclure une contradictoire plutôt que l'autre, non en évidence obtenue de la vérité.

<sup>26</sup> « Les adolescents qui ont une fois goûté à la dialectique en abusent et s'en font un jeu, ils ne s'en servent que pour contredire; à l'exemple de ceux qui les confondent, ils confondent les autres à leur tour et, semblables à de jeunes chiens, ils prennent plaisir à tirailler et déchirer avec le raisonnement tous ceux qui les approchent. » (*République*, VII, 17, 539b; trad. E. Chambry)

ment. Voilà pourquoi Aristote pointe l'attaque<sup>27</sup> comme l'exercice rationnel le plus approprié. Il fera plus loin du dialecticien, en face du disciple scientifique, le *μανθάνων*, le *γυμναζόμενος*<sup>28</sup>, l'*exercisant*.

Soyons clair : Aristote ne crédite pas à cette méthode l'*exercice de l'attaque*. Elle y sert, oui, mais Aristote est plus radical : *il identifie attaque et exercice*<sup>29</sup>. La méthode dialectique va aider l'exercice rationnel en facilitant l'attaque, *qui est l'exercice*. La raison sort de chaque séance dialectique plus prompte et habile à raisonner sur n'importe quel sujet, et à accéder à la démonstration sur les sujets les plus exercés. Diverses astuces amélioreront le rendement : faire suivre chaque exercice d'un effort réflexif pour ancrer dans la mémoire, en vue d'autres occasions, les attaques montées, les objections soulevées, les jugements portés<sup>30</sup>; pratiquer chaque difficulté séparément, s'exercer à part à « convertir les raisonnements »<sup>31</sup>, à découvrir pour chaque position les attaques et les objections<sup>32</sup>; « s'accoutumer à faire, d'un seul, plusieurs raisonnements »<sup>33</sup>; soumettre à une étude (*μελετή*), à une mémorisation, les résultats obtenus et spécialement les divers lieux, les formes communes en usage<sup>34</sup>. Ces dispositions rentabilisent au centuple l'exercice dialectique. On peut encore, pour assurer une assimilation plus organique de tous ces éléments, les réutiliser dans des discussions artificielles. Cette hypertrophie d'artifice ne doit néanmoins pas faire oublier que, déjà dans son essence, même au cours de l'investigation la plus sincère, la dialectique exerce la raison<sup>35</sup>. Il ne faut surtout pas réduire la dialectique à ces excroissances, et à leur administration la visée des *Topiques*<sup>36</sup>. Ce

---

<sup>27</sup> « Un syllogisme dialectique c'est une attaque. » (*Top.*, VIII, 11, 162a16)

<sup>28</sup> Voir *Top.*, VIII, 3, 159a12. – Il s'agit alors justement de distinguer le dialecticien, cet *exercisant*, du savant, et ce précisément par sa plus grande latitude dans le choix des principes : « Le disciple ne doit proposer que du plus connu, tandis que l'exercisant doit proposer tout ce qui a l'air vrai. Manifestement, donc, demandeur et maître ne doivent pas exiger de la même manière leurs propositions. » (*Ibid.*, 159a11-14)

<sup>29</sup> Le Socrate de PLATON assimile lui aussi *monter une attaque et s'exercer* : « Qu'est-ce qui empêche..., le temps que tu vas répondre, que je ne contreproposse à tes positions de manière à ce que tu m'exerces le plus parfaitement possible? » (*Hippias majeur*, 287a)

<sup>30</sup> Voir *Top.*, VIII, 14, 164a16ss.

<sup>31</sup> *Ibid.*, 163a31.

<sup>32</sup> Voir *ibid.*, 163a36-b2.

<sup>33</sup> *Ibid.*, 163b35.

<sup>34</sup> *Ibid.*, 163b22.

<sup>35</sup> Paul MORAUX distingue comme deux choses essentiellement différentes la dialectique « noble recherche de la vérité » et la dialectique qui « veut être essentiellement une gymnastique intellectuelle » (voir *La Joute dialectique...*, 288). Pour ARISTOTE, c'est matériellement la même chose, « le progrès (pré-scientifique) vers la découverte de la vérité » et « l'acquisition d'une *δύναμις* particulière, l'aptitude à raisonner et à discuter », entre lesquels MORAUX (voir *ibid.*), comme pratiquement tous les auteurs, veut voir une distinction essentielle.

<sup>36</sup> On peut sans doute s'entraîner à la dialectique. Cependant, chose plus importante, la dialectique en elle-même est un entraînement, c'est elle qui exerce la raison, nourrit les rencontres et prépare la science. C'est pour l'assister dans ces fonctions-là qu'ARISTOTE élabore ses *Topiques*. On montre ne pas saisir du tout cette essence de la dialectique, quand, comme Paul MORAUX, on ne voit aucun rapport entre *Topiques* et entretiens socratiques : « Il y a loin du dialogue socratique à la joute dialectique aristotélicienne. Celle-ci a visiblement une allure beaucoup plus scholastique. Les deux partenaires sont fixés dès le début sur leurs positions respectives, savent exactement à quoi va tendre l'adversaire, se sont préparés du mieux qu'ils

travers s'évitera mieux en considérant les autres aspects de la dialectique que les *Topiques* veulent confirmer.

*La dialectique : probation*

L'attaque dialectique est essentiellement exercice. Elle est aussi probation, *πειρα*. Un lien organique relie les trois services attendus de la méthode topique. L'acte qu'elle facilite constitue par nature un exercice rationnel qui prépare la découverte de la démonstration et de la science<sup>37</sup>; il fait gravir trois degrés en approche de la démonstration. Nous avons considéré le premier<sup>38</sup>, où la raison s'exerce, en une matière plus facile d'accès, à imposer à ses jugements la forme rigoureuse que les principes scientifiques devront revêtir quand elle démontrera; la méthode y contribue expressément en fournissant les lieux qui inspirent l'attaque<sup>39</sup>. Le second degré touche cette matière plus facile d'accès, ces principes succédanés, provisoires, ces endoxes dont l'usage oblige au dialogue, à un échange où un demandeur propose des prémisses d'attaque et où un répondeur vérifie

---

pouvaient à l'attaque et à la défense et n'ignorent pas que chacune de leurs réactions inadéquates peut leur être fatale; l'entretien socratique, libre et enjoué, s'est sclérosé en un exercice d'école régi par des règles strictes; l'une d'entre elles, qui prévoit pour le questionneur la mission de diriger la marche du raisonnement, et pour le répondant l'interdiction presque absolue de répondre autrement que par oui ou par non, exclut la possibilité d'une réelle confrontation d'arguments et d'un véritable échange d'idées; elle correspond à une situation qui se rencontre ici et là dans les premiers dialogues de Platon, mais dont on ne saurait pour autant faire une marque essentielle de l'entretien socratique. » (MORAUX, *ibid.*, 297)

<sup>37</sup> ALEXANDRE d'Aphrodise marque bien l'articulation serrée des trois utilités : en les expliquant, il se promène de l'une à l'autre, incapable de ne pas parler de la troisième à l'occasion de la première : « Pareil exercice quant aux raisonnements est utile pour la découverte des vérités que l'on cherche, comme Aristote lui-même le dira par le biais de ce qu'il posera comme l'utilité de la dialectique pour la philosophie. Car cet exercice prépare l'âme. De même, en effet, qu'en ce qui a trait au corps, l'exercice réglé par un art assure au corps sa bonne disposition, de même aussi, en ce qui a trait à l'âme, l'exercice en raisonnements réglé par une méthode assure à l'âme la bonne disposition qui lui est appropriée. Et la bonne disposition appropriée à l'âme rationnelle est la puissance qui l'habilite à découvrir et à discerner la vérité. » (ALEXANDRE, *In I Top.*, 27, 24-31)

<sup>38</sup> C'est pour cette raison et non, comme le croit MORAUX, parce qu'il verrait moins que PLATON un profit à tirer de la dialectique dans la quête de la vérité, qu'ARISTOTE met l'exercice en premier dans son énumération. « Tandis que Platon assignait comme but ultime à la dialectique la découverte de la vérité et en faisait une démarche véritablement philosophique, Aristote met surtout l'accent sur la virtuosité intellectuelle qu'elle permet d'acquérir et ne mentionne qu'en second lieu le profit que les sciences philosophiques en pourront tirer. » (MORAUX, *ibid.*, 300) Il est d'ailleurs incorrect, ainsi qu'en témoigne ROBINSON, de vanter chez Platon une dialectique avec accent moindre sur l'exercice. « Dialectic is a skill to be acquired, much more than it is a body of propositions to be learnt. Plato does not regard the philosopher's or the dialectician's work as the construction or accumulation of something external to himself, but as the alteration of his own personality in a fundamental way, as character-building. The nature of the alteration is vaguely indicated by the phrase 'becoming wise'. That is why he frequently insists on the training of the soul (e.g. *ψυχῆς παιδείσιν Phdr.* 241C), and why he states that we should value 'the pursuit of the ability to divide according to forms' above the knowledge thereby obtained, and that the most important thing is to become more capable of discoveries (*εὐρητικώτερος Plts.* 286D-287A). » (ROBINSON, *Plato's Earlier Dialectic*, 74)

<sup>39</sup> « Tenant une méthode de découverte des attaques [la connaissance des lieux], nous pourrions plus facilement attaquer. » (ALEXANDRE, *In I Top.*, 27, 19-21)

leur caractère endoxal. Cette *rencontre* est assez incontournable pour valoir son nom à la ‘dialectique’<sup>40</sup>. Ἐντευξις, en effet, est simplement synonyme de διάλογος.

Πρὸς δὲ τὰς ἐντεύξεις, διότι τὰς τῶν πολλῶν κατηριθμημένοι δόξας οὐκ ἐκ τῶν ἀλλοτρίων, ἀλλ’ ἐκ τῶν οἰκείων δογμάτων ὀμιλήσομεν πρὸς αὐτούς, μεταβιβάζοντες ὅ τι ἀν’ μὴ καλῶς φαίνονται λέγειν ἡμῖν. – Cette étude sert ... aux rencontres aussi, du fait que, une fois dénombrées les opinions communes, on s’en prendra<sup>41</sup> à chacun non point à partir de pensées<sup>42</sup> qui lui seraient étrangères, mais à partir des siennes propres, et fera ressortir ce qu’il nous paraîtra ne pas dire correctement.<sup>43</sup>

Cette rencontre n’est pas, comme beaucoup le croient superficiellement, la « rencontre fortuite d’un passant quelconque dans la rue », où le savant devrait éviter de s’exprimer d’une manière trop élevée pour son ignorant d’interlocuteur. Cette interprétation rétrécie tient à ce qu’on prend les choses à rebours : la méthode dialectique, en effet, ne s’adresse pas à celui qui sait déjà; elle ne veut pas appliquer un vernis supplémentaire, conférer quelque souplesse dans le commerce des rustres. Cette rencontre coïncide avec l’activité dialectique : l’investigation d’un problème dont aucun interlocuteur ne détient encore la solution scientifique. Sous ce second chef d’utilité, Aristote explicite davantage comment la méthode rendra plus efficace cette activité naturelle. D’abord, elle donne des directives pour « recueillir les opinions communes »<sup>44</sup>. L’appel aux πολλῶν ne doit pas abuser, elle ne renvoie aucunement à des « rencontres journalières », des « discussions avec le premier venu », quelque « conversation d’honnêtes gens »<sup>45</sup>, des « rapports avec les πολλοί »<sup>46</sup>. Elle résume la définition de l’endoxe. De l’endoxe absolu, déjà, principe obligé de toute enquête intellectuelle : « Ἐνδοξα δὲ τὰ δοκούντα παῖσιν ἢ τοῖς πλειστοῖς ἢ τοῖς σοφοῖς... »<sup>47</sup> Les endoxes sont les opinions que la majorité – tous ou la plupart ou les sages – partagent... Ces πολλοί, c’est tout le monde, mais un tout le monde qui inclut les sages, le signe d’une constance d’opinion assez large pour témoigner de la nature; ce fonds endoxal, c’est ce qu’on pense assez naturellement pour y enraciner toute recherche de vérité. Il ne connote aucun mépris, il n’est pas limité aux individus grossiers dont le témoignage n’a aucune valeur. De l’endoxe relatif, aussi et plus précisément : cette affirmation d’autorité peut-être moindre, mais au moins reçue de l’interlocuteur qui a besoin qu’on le remette à sa place, qu’on secoue sa compétence prétendue, qu’on le recentre sur la recherche d’une vérité qu’il connaît moins qu’il imagine.

---

<sup>40</sup> Διαλεκτική, étymologiquement, qualifie une activité qui prend naturellement forme de *dialogue*, c’est-à-dire de *raisons* (λόγοι) qui *divisent* (διά), séparent, dépècent, bref concluent dans les deux sens.

<sup>41</sup> « Ὀμιλήσομεν... 3 avec idée d’hostilité, se rencontrer, en venir aux mains... avec qq; abs. en parlant de deux armées ennemies qui en viennent aux prises... » (BAILLY, 1373)

<sup>42</sup> Δογμάτων. Autre mot de la famille δοκοῶ. De sens voisin de δόξα, mais plus proche encore du verbe — « le nom verbal le plus usuel » (CHANTRAINE, 290) — dont il partage plus le caractère concret.

<sup>43</sup> *Top.*, I, 2, 101a30-34.

<sup>44</sup> Les *Topiques* multiplient cette activité en l’ensemble des instruments que le dialecticien doit proprement maîtriser. Voir *Top.*, I, c. 13 à 18.

<sup>45</sup> TRICOT, *ibid.*, p. 5, note 1.

<sup>46</sup> BRUNSCHWIG, *ibid.*, p. 116, notes complémentaires à la p. 3, note 3.

<sup>47</sup> *Top.*, I, 1, 100b21-22.

Les *Topiques*, en dirigeant la collecte de ces endoxes, les font ordonner selon leur sujet, leur généralité, leur autorité, de sorte qu'on soit prêt à attaquer quelque position que ce soit pour en vérifier la solidité. Ils aident aussi à collaborer avec quelque interlocuteur que ce soit. Le demandeur ou le répondeur avec qui on a affaire ne montre pas toujours les meilleures dispositions. Il perd parfois de vue que c'est la vérité qu'on cherche, pas la victoire sur l'interlocuteur; il est quelquefois tenté de vouloir à tout prix la destruction de la position ou son salut, quitte à se contenter d'en donner l'impression. Alors il ne parlera pas adéquatement : il demandera des prémisses d'autorité trop restreinte, il en refusera de trop légitimes. Il faudra le rappeler à l'ordre et pour cela la discussion prendra allure de probation de l'interlocuteur, l'attaque et l'objection tourneront *ad hominem*. En faisant bien noter l'exacte autorité dont chaque endoxe recueilli se réclame, les *Topiques* préparent un interlocuteur à s'en prendre à son vis-à-vis récalcitrant sur la base des prémisses que lui-même demande ou concède – ἐκ τῶν οἰκείων δογμαίων – pour le rendre conscient qu'il ne parle pas correctement – μὴ καλῶς φαίνονται λεγεῖν. Les *Topiques* compléteront cette assistance en multipliant les conseils pour piéger plus efficacement l'interlocuteur déficient.<sup>48</sup>

Cette lecture éclaire une autre lettre difficile, une division de l'intention du dialecticien qu'Aristote introduit au moment de l'opposer à celles du savant et du chicanier. Les dialecticiens s'y caractérisent comme « faisant leurs raisonnements à des fins d'exercice et de probation » — « γυμνασίας καὶ πείρας »<sup>49</sup>. *Exercer* formellement la raison, *éprouver* en plus l'interlocuteur sur le problème à l'examen, voilà justement les deux facettes de l'acte dialectique. Aristote subdivise le deuxième membre, πείρα, selon que la mise à l'épreuve presse plus spécialement le fonctionnement de l'interlocuteur ou le problème soulevé : « πείρας καὶ σκέψεως χάριν, à des fins de probation et d'investigation »<sup>50</sup>. Πείρα, *probation, mise à l'épreuve*, d'abord d'intention globale, se réserve alors à l'examen de la performance de l'interlocuteur; un nouveau terme, σκέψις, *investigation*, désigne, une fois les dispositions personnelles à leur meilleur, l'examen principal, celui du problème proposé.

On observe là, en plus net, le processus de division déjà à l'œuvre dans le chapitre qui nous intéresse. En première utilité, en effet, dite γυμνασία, les *Topiques* facilitent l'acte rationnel, le raisonnement, en sa forme. En seconde utilité, ils facilitent encore le raisonnement, mais en relation à une matière investiguée. Cette matière se dédoublant en problème et interlocuteur, il faut diviser en conséquence la deuxième utilité. Aussi sa définition embrasse-t-elle jusqu'à la probation des dispositions de l'interlocuteur. Là, les prémisses ne se contentent pas d'une endoxalité pure, elles doivent fidèlement rejoindre les pensées propres de l'interlocuteur mis en examen, recourir à l'endoxe qui lui est relatif. Comme de plus, vu la faiblesse intellectuelle et morale humaine, cet aspect de l'examen occupe la plus grande partie de l'énergie et du temps du dialecticien<sup>51</sup>, il n'est pas

<sup>48</sup> C'est le huitième qui rend plus spécifiquement ce service.

<sup>49</sup> Voir *Top.*, VIII, 5, 159a25.

<sup>50</sup> Voir *ibid.*, 159a33.

<sup>51</sup> Les dialogues de PLATON l'illustrent on ne peut mieux, où SOCRATE ne dépasse souvent pas cet examen de l'interlocuteur. Ce dernier, une fois confondu, plutôt que de purifier ses dispositions, s'en va généralement en claquant la porte, au lieu de se mettre à un examen sérieux du problème en cause.

inattendu que la description de la seconde utilité prenne spécialement cette couleur : *partir de leurs propres pensées, ἐκ τῶν οἰκείων δογμάτων, s'en prendre aux interlocuteurs, ὀμιλησομεν πρὸς αὐτούς, faire ressortir ce qu'ils ne nous paraissent pas dire correctement, μεταβιβάζοντες ὅτι ἀνὰ μὴ καλῶς φαίνονται λέγειν ἡμῖν, voilà le vocabulaire typique de l'attaque ad hominem, quoiqu'il s'étende aisément à l'attaque ad rem.*

*La dialectique, préintuition*

Aristote ouvre ensuite une troisième utilité pour revenir plus spécialement sur l'aide apportée à l'investigation du problème lui-même.

Πρὸς δὲ τὰς κατὰ φιλοσοφίαν ἐπιστήμας, ὅτι δυνάμενοι πρὸς ἀμφοτέρω διαπορῆσαι, ῥᾶλλον ἐν ἐκάστοις κατοψόμεθα ταληθές τε καὶ τὸ ψευδός. – Cette étude sert encore ... aux sciences propres à la philosophie, puisque, capable de faire problème des deux côtés, on apercevra partout plus facilement le vrai et le faux.<sup>52</sup>

Aristote ne nomme encore pas quelque *bénéfice marginal* de la dialectique; il signale la substance de son investigation : en deçà de la démonstration scientifique, elle anticipe pourtant sa probable conclusion. Elle anticipe même l'intuition de ses principes. Elle y aboutit en développant une très forte impression<sup>53</sup> qu'éventuellement telle contradictoire, plutôt que son opposée, se verra démontrée, ou assumée comme principe<sup>54</sup>. La rencontre dialectique, à se prolonger, à multiplier ses attaques, finit par 'pré-intuitionner'<sup>55</sup> la conclusion scientifique, et même ses principes, par discerner *matériellement* le

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, I, 2, 101a34-36.

<sup>53</sup> Mais pas encore une évidence et une certitude absolue, réservée à la science (ἐπιστήμη) pour les vérités médiates et à l'intellect (νοῦς) pour les principes immédiats. « Le savoir authentique », à savoir la science, « suppose », comme préparation instrumentale (voir *ibid.*, VIII, 14, 163b11), « un long commerce avec son objet... Le logos qui traverse la trame des opinions dans le dialogue remplit la double fonction de purificateur d'opinions et d'évocat de la vérité; il ne conduit jamais à des conclusions péremptoires. » (Yvon LAFRANCE, *La théorie platonicienne de la doxa*, Paris : Les Belles Lettres [Noësis], 1981, 47) Cette description de la fonction platonicienne de la dialectique convient très bien aux vues aristotéliennes. Je ne vois pas pourquoi son auteur dénonce là une forte opposition.

<sup>54</sup> « La philosophie est une activité judicatrice, qui prononce sur le vrai et le faux un verdict souverain; la dialectique a pour fonction, en quelque sorte, d'en instruire les procès, d'en constituer les dossiers, en réunissant les données des problèmes et en recueillant tous les arguments favorables ou défavorables à chacune des parties. » (BRUNSCHWIG, *ibid.*, xii)

<sup>55</sup> « Le logos n'enseigne pas, mais il purifie d'abord l'âme de ses opinions fausses pour ensuite lui suggérer la vérité. » (LAFRANCE, *ibid.*, 49) – Il ne faut pas, comme plusieurs, faute de bien comprendre la nature commune des principes dialectiques, identifier dialectique et méthode scientifique. Par exemple : « La dialectique, si, dans sa signification première et plus générale, elle est une méthode de discussion, en cette autre signification plus féconde, qui est justement la diaporétique, devient de fait *la méthode même de la philosophie*. Chez Aristote non moins que chez Platon. » (LEO LUGARINI, *Dialettica e Filosofia in Aristotele*, dans *Il Pensiero*, 4 (1959), 67) — « Le caractère *dialectique et à la fois scientifique* de la défense du principe de non-contradiction permet de dire que *la philosophie*, au moins en ce cas, qui n'est pas négligeable, puisqu'il représente l'exécution d'un devoir spécifiquement philosophique, *procède selon une méthode dialectique*. » (Enrico BERTI, *La Dialettica in Aristotele*, dans *L'attualità della problematicità aristotelica*, Atti del convegno franco-italiano su Aristotele, aprile 1967, Padova : Antenore, 1970, 75) — « Il faudrait maintenant montrer que l'entière philosophie d'Aristote, et non seulement sa phase initiale, comme le retient Lugarini, ou même son intention ultime, et non seulement sa réalisation effective, comme le retient Aubenque, se résout en problématique. De cette manière, on aurait de fait complété la *réduction de la méthode même de la philosophie à la dialectique*. » (BERTI, *ibid.*, 77) Avec pareille conception, on ne comprendra plus quel profit ajoutera la démonstration, et comment les *Analytiques* en assistent la

vrai et le faux. En augmentant le pouvoir de *créer de l'embaras aux deux contradictoires*, la méthode assiste la puissance dialectique en ce qu'elle a de plus central; c'est en effet à la facilité plus grande de réfuter son opposée qu'on *pré-intuitionne* la vérité d'une contradictoire.

*Pré-intuition.* J'insiste sur le préfixe, pour marquer qu'il ne s'agit pas encore proprement de l'évidence scientifique, ni de l'intuition des principes, mais seulement de leur préparation, sans évacuation de toute crainte d'errer. Il ne faut rien imaginer ici de subjectif, ni se figurer quelque faculté originale parallèle ou antérieure à la raison. Il s'agit de l'acte tout à fait objectif de cette dernière : à force de discuter, le dialecticien remarque très objectivement au bout du compte qu'il réfute plus sérieusement une contradictoire que l'autre. Cela procure au futur savant, pour parler comme Aristote, un *instrument* précieux. Il l'affirme dans des lignes très fortes où il désigne respectivement comme 'connaissance' et 'prudence' philosophiques la conclusion démonstrative et l'intuition des principes que sert cet '*instrument pas petit*'.

Πρός τε γνῶσιν καὶ τὴν κατὰ φιλοσοφίαν φρόνησιν τὸ δύνασθαι συνοραῖν καὶ συνεωρακέναι τὰ ἀφ' ἑκατέρας συμβαίνοντα τῆς ὑποθέσεως οὐ μικρὸν ὄργανον. – En vue de la connaissance et de la prudence philosophiques, pouvoir et même avoir déjà embrassé ce qui s'ensuit de l'une et l'autre supposition *n'est pas qu'un petit instrument*.<sup>56</sup>

En qualifiant d'*instrument* le discernement dialectique issu de l'attaque aussi vigoureuse que possible des deux contradictoires, Aristote défend de le confondre avec les actes où le savant assume proprement ses principes et en tire sa démonstration. Pas question de consacrer cette activité comme méthode proprement scientifique. Mais il marque sans ambiguïté le besoin incontournable du futur savant à se plier à cet exercice dialectique pour se rendre capable, éventuellement, de saisir ses principes avec sa lumière propre et d'orienter correctement la démonstration qu'il en tirera. Il laisse même entendre que ce qui reste à accomplir, une fois cet instrument à point, est somme toute peu de chose, tout essentiel que ce soit et distinct de l'activité dialectique.

Λοιπὸν γὰρ τούτων ὀρθῶς εἰλέσθαι θάτερον. – *Il ne reste plus qu'à adopter correctement l'une d'elles*.<sup>57</sup>

Ce complément ne requiert qu'une intelligence heureusement douée, heureusement nourrie aussi dans le dialogue, non pas déformée par une mauvaise éducation, des coutumes perverses, des préjugés insurmontables. L'intelligence heureusement disposée discerne aisément le vrai du faux, quand on les lui présente dans une clarté suffisante.

Δεῖ δὲ πρὸς τὸ τοιοῦτον ὑπάρχειν εὐφυῶς, καὶ τοῦτ' ἐστὶν ἡ κατ' ἀλήθειαν εὐφυΐα, τὸ δύνασθαι καλῶς εἰλέσθαι ταληθῆς καὶ φυγεῖν τὸ ψευδὸς· ὅπερ οἱ πεφυκότες εὖ δύνανται ποιεῖν· εὖ γὰρ φιλοῦντες καὶ μισοῦντες τὸ προσφερόμενον εὖ κρίνουσι τὸ βέλτιστον. – Pareille fin requiert par ailleurs une heureuse disposition naturelle - en regard de la vérité

---

conception. On croira que tout est déjà là, quand le dialecticien se tait, et qu'il s'agit simplement d'ordonner l'exposition de ses trouvailles. Par exemple : « [Avec la démonstration,] il s'agira tout simplement d'exposition de résultats, ou de leur mise en forme, et non de processus de recherche. » (LUGARINI, *ibid.*, 60)

<sup>56</sup> *Top.*, VIII, 14, 163b9-11.

<sup>57</sup> *Ibid.*, 163b11-12.

c'est-à-dire -, ce qui revient à pouvoir correctement choisir le vrai et fuir le faux. Les gens de bonne nature peuvent le faire : aimant et haïssant correctement ce qu'on leur propose, ils discernent correctement le meilleur.<sup>58</sup>

On le voit bien, Aristote évite les deux extrêmes : il ne confond pas l'acte scientifique avec l'acte dialectique, mais il ne méprise pas le second. Il garde son domaine au savant : c'est lui qui, dans une intuition immédiate, assume ses principes; c'est encore lui qui démontre ses conclusions. Mais il a dû d'abord se livrer à un long labeur; c'est la discussion qui lui a pointé la direction, qui lui a même dévoilé la matière tant de ses principes que de ses conclusions. Sans dialectique, le savant n'accéderait pas à la science; et pourtant, comme dialecticien, il n'était arrivé à appréhender son contenu que sous la forme d'opinion légitime. Aussi ferme qu'il l'ait élaborée, il n'est pas arrivé à lui conférer nécessité. Aussi faut-il dénoncer une grave légèreté chez les interprètes qui ou bien dénoncent chez Aristote un profond mépris pour la dialectique, ou bien la lui font consacrer en méthode strictement philosophique; ou bien encore opposent catégoriquement Aristote à Platon sur sa conception.<sup>59</sup> Soupçonner Aristote de mépriser la dialectique parce qu'il fait relever d'un autre pouvoir l'intuition des principes nécessaires et la saisie scientifique de leurs conséquences, c'est en fait sous-estimer la grande difficulté de se mettre en possession des principes.

La dialectique ne fait pas de différence entre ce qui sera pour le savant principe ou conclusion propres. Pratiquement tout apparaît au dialecticien comme problème à investiguer, et l'occasion d'y pré-intuitionner ce que cela comporte de vérité ou de fausseté, par la facilité plus ou moins grande de l'attaquer. Aussi le bénéfice de cette pré-intuition du contenu scientifique s'étend-il jusqu'aux principes les plus élevés. Elle est même encore plus précieuse là, car le savant ne possède aucune voie à lui vers ses principes propres, son point de départ absolu. La réflexion dialectique les lui présente; une fois mûr, il en a évidence... immédiate. Mais même alors, sont-ils mis en question, il n'a rien à dire pour leur défense et doit retourner à la dialectique à cet effet.

Ἐτί δὲ πρὸς τὰ πρῶτα τῶν περὶ ἐκάστην ἐπιστήμην. Ἐκ μὲν γὰρ τῶν οἰκείων τῶν κατὰ τὴν προτεθειῶσαν ἐπιστήμην ἀρχῶν ἀδύνατον εἶπεῖν τι περὶ αὐτῶν, ἐπειδὴ πρῶται αἱ ἀρχαὶ ἀπάντων εἰσί, διὰ δὲ τῶν περὶ ἐκάστα ἐνδοξῶν ἀνάγκη περὶ αὐτῶν διελθεῖν. Τοῦτο δ' ἴδιον ἢ μάλιστα οἰκείον τῆς διαλεκτικῆς ἐστίν· ἐξεταστικὴ γὰρ οὕσα πρὸς τὰς ἀπασῶν τῶν

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, 163b12-16.

<sup>59</sup> Par exemple : « [Pour Aristote,] il n'y a plus rien de commun entre la recherche de la vérité et la dialectique. » (Octave HAMELIN, *Système d'Aristote*, Paris : Vrin, 196, 230) — « La conception aristotélicienne s'éloigne, par son pessimisme, de l'expérience platonicienne et même socratique du dialogue. La rencontre dialectique est jugée par lui ou inutile ou vaine. Si les deux interlocuteurs se rencontrent dans l'unité d'une même essence, ils se mettent tout de suite d'accord, mais alors le dialogue est inutile ou bien ne représente que la distance qui nous sépare accidentellement du savoir. Si, au contraire, aucune essence n'est donnée comme moyen terme, le dialogue est vain, se ramenant à l'affrontement apparemment sans issue de deux thèses contradictoires, ou, ce qui revient au même, ne fournissant aucune raison scientifique de choisir. » (AUBENQUE, *ibid.*, 292) — « On sait qu'Aristote considérait comme peu valable la méthode du dialogue, pour la raison toute simple que le dialogue, partant d'opinions purement probables, ne pouvait déboucher finalement que sur une conclusion probable, et jamais sur une conclusion certaine. » (LAFRANCE, 37-38) Voir aussi BRUNSCHWIG, *ibid.*, ix-x. Comparer PLATON : « La foule ne sait pas que, sans ce développement sur tout et ce vagabondage, il est impossible de rencontrer la vérité et d'acquérir l'intelligence. » (*Parménide*, 136e)

μεθόδων ἀρχὰς οὐδὲν ἔχει. – De plus, cette étude sert aux principes premiers en chaque science. C'est qu'il est impossible d'en dire quoi que ce soit à partir des principes propres de la science qu'on se propose, puisqu'il s'agit des principes les premiers de tous; aussi est-il nécessaire d'en discourir par le biais des endoxes qui les concernent. Or c'est là quelque chose de propre ou du moins de surtout approprié à la dialectique; du fait de sa nature investigatrice, en effet, elle tient une voie aux principes de toutes les recherches.<sup>60</sup>

Cette pré-intuition dialectique, répétons-le, est précieuse, indispensable même. Aristote y voit l'accès le plus normal<sup>61</sup> aux principes propres d'une matière donnée<sup>62</sup> comme pour appréhender le chemin démonstratif qui conduit d'eux aux conclusions susceptibles d'en découler. À le comprendre, on s'évitera de graves confusions sur la façon dont l'analytique *remplace la topique*. L'enthousiasme pour la démonstration pousse d'aucuns à déclarer caduques la dialectique et les *Topiques* après la rédaction des *Analytiques*<sup>63</sup>. De fait, la science vaut mieux que l'opinion; la démonstration génère une connaissance plus précieuse que le dialogue. Bien plus, l'intérêt principal de la dialectique, en plus de se substituer à la science dans les matières impropres à la connaissance scientifique parce qu'irrémédiablement contingentes, c'est de préparer la voie à l'intuition des principes démonstratifs et d'indiquer, comme par anticipation, l'objet des démon-

---

<sup>60</sup> *Top.*, I, 2, 101a36-b4.

<sup>61</sup> Bien qu'immédiate de nature, l'intuition a besoin de longue préparation. Non seulement, comme le croit AUBENQUE, pour des handicapés face à l'intuition. On ne naît pas philosophe. S'il est juste que la dialectique « ne fait que déblayer le terrain pour l'intuition, qui demeure le seul fondement pour la démonstration et, par celle-ci, de la science » (AUBENQUE, *ibid.*, 296), il est abusif, par contre, d'en conclure que « la dialectique ne jouerait donc d'autre rôle que celui d'un adjuvant, pourrait-on dire, pédagogique à l'usage des esprits insuffisamment intuitifs » (*ibid.*), et de croire qu'au philosophe les intuitions viennent sans cette préparation (voir par exemple la citation d'AUBENQUE, *supra*, note #9) Au contraire, justement; devant le plus accéder à l'intuition, *il a le plus grand besoin de la préparation dialectique*.

<sup>62</sup> À bien remarquer néanmoins que, pour Aristote, le travail dialectique *prépare seulement* l'intuition des principes. Il ne « supplée » pas, comme dit LE BLOND, « l'intuition directe de l'essence » et celle-ci ne se réduit jamais complètement au « fruit de ces recherches difficiles et plus ou moins hasardeuses » (voir Jean-Marie LE BLOND, *Logique et méthode chez Aristote : étude sur la recherche des principes dans la physique aristotélicienne*, Paris : Vrin, 1939, 41). Il est également incorrect d'oublier totalement cette intuition pour faire de la dialectique « l'inévitable pis-aller » par lequel seront connus les principes, inaccessibles au discours scientifique même (voir BRUNSCHWIG, *ibid.*, xii). Négliger ce point favorise les confusions les plus graves. Comme conséquence extrême, on verra des auteurs poser la dialectique en méthode de la métaphysique. AUBENQUE, par exemple (voir *Le Problème de l'être*, 300), en fait une thèse importante. LE BLOND croit le lire chez Aristote en confondant dans ses propos deux sens de δόξα : son sens propre d'opinion, d'endoxe, et son sens plus large d'"énoncé auquel on adhère spontanément" : « La méthode de la métaphysique présente, au moins, plusieurs caractères communs avec celle de la dialectique... Aristote n'a pas pu ne pas s'en rendre compte, et il lui est arrivé, de fait, de rapprocher explicitement, dans la métaphysique, ἀρχὴ et δόξα et de mettre des opinions à la base des démonstrations métaphysiques [« J'appelle principes de démonstration, dit-il, par exemple, les opinions communes (κοινὰς δόξας), sur lesquelles tout le monde se base, pour démontrer, par exemple, que toute chose doit être affirmée ou niée. » (voir *Mét.*, B 2, 996b27)]. » (LE BLOND, *ibid.*, 51)

<sup>63</sup> Par exemple W.D. ROSS : « It is his own *Analytics* that have made his *Topics* out of date. » (Aristotle, London: Methuen and Co., 1923, 59) et SOLMSEN, cité par Éric WEIL : « L'analytique annule les *Topiques*. » (*La place de la logique dans pensée aristotélicienne*, dans *Revue de Métaphysique et de Morale*, 56 [1951], 286)

trations<sup>64</sup>. Une fois cet office rempli, une fois les principes de la démonstration disponibles, la raison peut s'élever au-dessus de l'opinion, quitter le dialogue et entrer dans la 'solitude' du philosophe, contempler le vrai dans une évidence assez éclatante pour annuler le besoin de quérir l'assentiment commun. Comme l'affirme bellement Viano, « le philosophe est le solitaire qui a franchi le seuil de l'intuition des principes »<sup>65</sup>. Mais il y a loin entre cette affirmation et la relégation de la dialectique au musée. C'est à la pièce que la dialectique se périmé et non pas tout d'un coup et pour tout. Chaque fois que la raison aperçoit les principes d'une démonstration, elle peut connaître scientifiquement sa conclusion et se hausser au-dessus de l'opinion *pour cette conclusion*. La dialectique ne lui est plus utile pour connaître *cette* conclusion. Et encore, la raison peut et même doit y recourir pour préparer des disciples à recevoir cette démonstration. Mais, pour tout le reste, pour tout ce qui n'est pas *effectivement* démontré, la raison garde la dialectique comme son instrument de connaissance privilégié. Il ne suffit pas d'écrire les *Analytiques* pour s'élever au-dessus de la dialectique; il ne suffit pas de savoir qu'il est *théoriquement possible* de procéder par démonstration : il faut démontrer de fait, exigence qui ne se trouve pas satisfaite dans une simple déclaration de bonne intention<sup>66</sup>. Bref, la dialectique et l'investigation dialogique qu'elle anime ne seront effectivement rendues

---

<sup>64</sup> Contrairement à ce qu'affirme Suzanne MANSION; trop centrée sur le fait que le contingent constitue un objet exclusif pour la dialectique, elle en infère « qu'il en est l'objet principal, celui qui donne à ce mode de savoir son intérêt et sa valeur » (*Le Jugement d'existence chez Aristote*, Louvain : Desclée de Brouwer, 1946, 114) D'ailleurs, elle fait dès la phrase suivante une pirouette qui recentre l'importance de la dialectique sur son aptitude à considérer la matière des principes scientifiques : « Aristote attache, en effet [un 'en effet' étrange qui prend pas appui sur la phrase précédente, mais la réfute], une grande importance à la dialectique, à cette connaissance du probable qui prépare celle du vrai et aide l'esprit dans la découverte des premiers principes de la science. » (*ibid.*)

<sup>65</sup> VIANO, *ibid.*, 59.

<sup>66</sup> AUBENQUE, quant à lui, reconnaît, même après la découverte de la théorie de la démonstration, que la dialectique reste encore indispensable pour les matières impropres à la démonstration : « Si la dialectique s'efface devant la démonstration partout où celle-ci est possible, c'est-à-dire toujours à l'intérieur de certaines limites, elle affirmera son droit le plus absolu à régir le discours humain hors des limites de la démonstration : soit qu'il s'agisse de propositions indémonstrables — principes ou définitions —, soit qu'il s'agisse de domaines où la démonstration projetterait une nécessité qui ne s'y trouve pas en fait, comme c'est le cas en éthique ou en politique. » (AUBENQUE, *La Dialectique chez Aristote*, dans *L'Attualità della problemaica aristotelica*, *op.cit.*, 17) Mais cela est déjà trop restrictif : la dialectique ne s'efface pas tout de suite devant la démonstration *dès que celle-ci est possible, mais seulement quand elle est effectuée*. De fait, on sous-estime très gravement la difficulté de la science quand on s'imagine qu'il suffit de savoir théoriquement démontrer pour décider valablement de tenir désormais son discours au niveau de la science en toute matière de recherche et d'enseignement. C'est en conséquence de cette méprise qu'on s'attendra à ne trouver dans un traité de science que des démonstrations en bonne et due forme et qu'on se scandalisera d'y rencontrer des adjuvants dialectiques. Par exemple : « La méthode dialectique, qu'Aristote a si nettement opposée à la méthode propre de la science, joue en effet, comme on a souvent essayé de le montrer avec succès, un rôle plus important dans la pratique aristotélicienne de la recherche scientifique ou philosophique que celui auquel paraissait la destiner son statut théorique; à voir combien les démarches effectives d'Aristote s'éloignaient de la description qu'il avait lui-même donnée des exigences et des méthodes de la science démonstrative, on a pu se demander s'il était opportun de prendre pour argent comptant les déclarations de principe par lesquelles il semblait définir restrictivement les pouvoirs de la dialectique. Beaucoup d'excellents interprètes de son œuvre ont été ainsi conduits à reprendre l'examen des *Topiques*, avec l'espoir d'y trouver quelque chose comme la théorie de sa pratique réelle. » (BRUNSCHWIG, xvi-xvii) VIANO aussi incarne bien cette illusion d'optique (voir *supra* note #9).

inutiles que lorsque l'on aura de fait tout démontré ce qui s'y prête et que tous en auront compris la démonstration. Aussi bien dire jamais. Quelle erreur alors, quelle légèreté d'affirmer que « la théorétisation de la dialectique naît chez Aristote seulement quand la découverte de l'analytique a rendu impossible la situation dialogique et a éliminé la discussion comme instrument de recherche »<sup>67</sup>. Au contraire, pour Aristote en tout cas, la dialectique reste pour toujours l'instrument indispensable de la recherche rationnelle; il est inscrit dans la nature de la raison. Et sur tout ce qui, trop contingent, ne prête de toute façon pas à démonstration, l'opinion légitime que génère la dialectique reste la plus haute connaissance qui se puisse ambitionner.

#### *Conclusion*

La lecture de ce second chapitre des *Topiques* trouve d'abord à l'énumération aristotélicienne des utilités de la méthode dialectique un goût hétéroclite, tant chacune de ces utilités, à première vue, ne présente aucun lien avec les autres. Le lecteur, je l'espère, se trouve maintenant en mesure d'apprécier la rigueur extrême d'Aristote.

Ainsi que l'enjoint saint Thomas à plusieurs reprises, interpréter correctement ce maître requiert de rattacher scrupuleusement ses dires à leur unité d'intention. L'énumération, ici, ne se fait pas au hasard de l'imagination. Les trois utilités de la méthode s'articulent rigoureusement sur trois traits qui définissent la dialectique comme telle : la *forme* de son attaque, qu'une méthode de lieux contribue efficacement à découvrir en abondance; sa *matière*, qu'une méthode instrumentale vient enrichir d'endoxes absolus et relatifs sur tous les sujets et tous les auteurs à discuter éventuellement; sa *fin* propre, même : une opinion légitime que la conjugaison méthodique des endoxes sur les lieux fera sortir plus efficacement de la confrontation des contradictoires, pour préparer le savant à l'intuition de ses principes et à la direction de ses démonstrations.

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, 50.